

Zeitschrift: Bulletin de la Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 20 (1891-1892)

Nachruf: Charles-Guillaume Kopp, professeur : 1822-1891
Autor: Favre, L.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHARLES - GUILLAUME KOPP, professeur

1822 - 1891

PAR L. FAVRE, PROFESSEUR

L'année dernière, s'est éteint à Strasbourg, où il s'était retiré, notre ancien collègue Charles Kopp, qui fut professeur à Neuchâtel pendant vingt-deux ans, de 1851 à 1873, et un membre zélé de notre Société, dont il fut pendant plusieurs années le secrétaire, ainsi que l'attestent nos Bulletins.

Né le 8 mai 1822, à Heiligenstein, en Alsace, l'un des sept fils du pasteur Théophile Kopp, qui exerça plus tard le saint ministère à Strasbourg, où il mourut en 1847, il fit ses classes dans le lycée de cette ville, et comme il se destinait aux écoles supérieures, il étudia tout particulièrement les mathématiques spéciales.

En 1843, il fut chargé de remplacer son frère Emile, professeur à l'Ecole normale de Strasbourg, pour permettre à celui-ci de devenir le préparateur du chimiste Persoz, notre compatriote, qui fit une belle carrière en France. On sait qu'Emile Kopp devint professeur de chimie très distingué au Polytechnicum de Zurich. A l'Ecole normale, Charles Kopp fut chargé de l'enseignement des mathématiques, de la chimie, de l'arpentage et même du dessin. Un de ses principes, que je l'ai entendu énoncer souvent, était qu'un homme intelligent peut

enseigner n'importe quoi, pourvu qu'il y mette de la bonne volonté et qu'il se prépare consciencieusement. Il est permis d'élever des doutes sur l'universalité de l'application de ce principe. Quoi qu'il en soit, c'est à l'Ecole normale qu'il prit le goût de l'enseignement et qu'il fut conduit à prendre ses grades universitaires, les deux baccalauréats littéraire et scientifique.

Les leçons qu'il donnait à l'Ecole normale, pour gagner sa vie, ne l'empêchaient pas de suivre assidûment les cours de l'Académie de Strasbourg, en particulier ceux de mathématiques et d'astronomie du professeur Sarrus, ceux de physique de Fargeaud et de chimie du professeur Persoz.

Ses professeurs, touchés de son zèle et de ses progrès, lui conseillèrent de se présenter au concours de l'Ecole normale supérieure de Paris, pour y obtenir une place. Il fallait pour cela subir deux séries d'examens très sérieux, d'abord à Strasbourg, puis à Paris, pour ceux qui avaient obtenu le plus de succès. La perspective de faire le voyage à Paris, et de revenir en cas d'échec, le tout à ses frais, n'était pas engageante et il y aurait peut-être renoncé, si, en ce moment même, on ne lui avait pas offert dans un pensionnat de Paris un poste de sous-maître chargé d'enseigner l'allemand. C'est ainsi qu'il put se présenter au deuxième concours, qu'il fut reçu dixième avec une demi-bourse, et qu'il fit son entrée à l'Ecole normale des hautes études le 29 octobre 1844, après avoir signé l'engagement de se vouer pendant dix années au service de l'instruction publique.

En 1846, il subit avec succès les examens de licence ès sciences mathématiques, et ès sciences

physiques, ce qui lui donna le droit de rester une troisième année dans l'Ecole. Il y ajouta encore l'agrégation d'allemand, pour avoir le droit, cas échéant, d'enseigner cette langue dans un des collèges de Paris.

A la sortie de l'Ecole normale, en 1847, il fut nommé professeur de mathématiques supérieures au Collège de Cherbourg, où il resta pendant la période agitée de 1848 et 1849. L'attitude politique de son frère lui attira la disgrâce du gouvernement; Charles Kopp reçut, en avril 1849, un congé de disponibilité sans traitement; et ce n'est qu'en janvier de l'année suivante qu'il put être nommé professeur de chimie et de physique au Collège de Châteauroux.

Pendant les vacances de 1851, il rencontra chez Persoz, alors à Paris, le professeur Colladon, de Genève qui, sollicité par son ami H. Ladame, membre du Conseil administratif de la bourgeoisie de Neuchâtel, chargé de l'instruction publique de la ville, cherchait à nous procurer un professeur pour la chaire de chimie, vacante par la retraite de M. Sacc. Recommandé par MM. Persoz et Colladon, Ch. Kopp fut agréé; il partit immédiatement pour Neuchâtel, dix-huit jours avant le coup d'Etat. Bien lui en prit, car il était sur la liste de proscription de Châteauroux.

Nous nous rappelons l'entrain joyeux avec lequel il commença ses cours de chimie et de physique dans le collège et dans nos auditoires; il était heureux de se sentir dans un pays libre, et de mettre ses talents, ses forces et son initiative peu commune au service d'un peuple qui travaillait à sa réorganisation dans tous les domaines, après une crise politique

qui avait changé ses institutions. Dès son arrivée, il se fit recevoir membre de notre Société, dont il fut un des soutiens les plus actifs, ne reculant devant aucun travail, lorsqu'il en pouvait résulter un perfectionnement quelconque ou un progrès, et ne s'épargnant pas pour répandre, par des conférences ou autrement, les lumières de la science parmi nos artisans, nos industriels et nos agriculteurs. Il se consacra tout particulièrement à la météorologie, au jaugeage des cours d'eau, à l'hydrographie, à la mesure de la température de nos sources, de celle de l'eau du lac, des variations de son niveau; il fit partie du comité qui inaugura des appareils spéciaux pour déterminer l'évaporation du lac, continuant ainsi les recherches et les observations commencées régulièrement par MM. d'Osterwald, H. Ladame, Arnold Guyot.

Nommé membre de la Commission fédérale d'hydrométrie, il s'occupa avec suite et pendant bien des années des mesures limnimétriques de nos trois lacs, qu'il résumait chaque année par des tableaux graphiques insérés dans notre Bulletin, et qu'on utilisa pour les études préliminaires de la correction des *eaux du Jura*.

Il prit une part active à l'érection de la colonne météorologique et à celle de la table d'orientation, l'une et l'autre dues à l'initiative de notre Société. Le Comité élu en 1853 pour s'occuper de la première, n'avait rien pour se guider; les monuments de ce genre, nombreux aujourd'hui, étaient fort rares, il y a 40 ans; c'était donc en quelque sorte une création à réaliser, et comme on désirait réunir au baromètre et au thermomètre un udomètre et un

limnimètre, on augmentait d'autant les difficultés. Jusque-là les mesures limnimétriques se faisaient à l'aide d'une échelle établie dans le port; la fixation et la lecture du niveau de l'eau étaient presque impossibles par la houle; les chiffres obtenus dans ces conditions manquaient de la rigueur désirable. C'est alors qu'on eut l'idée de creuser sous la colonne météorologique un puits mis en communication par le sol perméable avec le lac, et d'y placer un flotteur portant une tige terminée par l'aiguille servant d'index et glissant sur l'échelle divisée. — Quant à l'udomètre, il fut, dès l'origine, une source d'ennuis; si les gamins n'en cassaient pas le tube en verre, la gelée le faisait éclater. Je dois dire que cette colonne fut pour nous une source de surprises peu agréables.

Il en fut de même pour la table d'orientation, jusqu'au jour où, après bien des tâtonnements, l'on fut fixé sur l'identification des lieux, des montagnes visibles de Neuchâtel, sur la nature du métal à employer, sur la forme à donner à l'alidade, pour résister aux causes de destruction de tout genre qui menacent un objet confié à la sauvegarde du public. Le premier essai consistait en une plaque demi-circulaire en tôle peinte en blanc, sur laquelle les directions avaient été tracées en consultant le grand panorama de la chaîne des Alpes, dessiné avec soin par M. d'Osterwald. C'est là-dessus que j'écrivis les noms à l'encre de Chine, recouverte elle-même d'un vernis protecteur.

Comme chimiste, Ch. Kopp fit de nombreuses analyses de vins, d'eaux de nos sources, en particulier des sources ferrugineuses et sulfureuses du marais des Ponts et de la Brévine, de diverses roches, de la

tourbe, des argiles, de l'asphalte de Travers et de Saint-Aubin, des huiles employées dans l'horlogerie.

Comme physicien, il s'occupa de la production des courants électriques et de leurs effets, surtout depuis l'arrivée à Neuchâtel de M. Hipp, qui stimula grandement nos hommes de science par son génie chercheur, ses inventions et ses découvertes. Les usines à gaz, qui commençaient à se répandre en Suisse, attirèrent également son attention; aussi, lors de l'introduction du gaz d'éclairage dans notre ville, les autorités réclamèrent-elles son concours pour coopérer à l'installation la plus profitable de cet important service public. Chargé de surveiller la qualité du gaz par des mesures photométriques, on se souvient encore à l'usine à gaz du zèle qu'il apportait dans ce contrôle.

Enfin, il traduisit en français des mémoires scientifiques écrits en allemand ou en anglais et qui étaient de nature à nous intéresser.

On le voit, il ne s'épargnait pas, surtout dans les premières années de son établissement à Neuchâtel, lorsqu'il y avait tant de choses à organiser dans le domaine de l'enseignement.

Il n'était plus un étranger pour nous, malgré son accent alsacien, et il le prouva en se mariant, en 1854, avec M^{lle} Sophie Meyrat, dont il eut deux fils, et en se faisant naturaliser Suisse et Neuchâtelois. En 1870, il put donner asile à plusieurs de ses amis d'Alsace, entre autres au peintre Théophile Schuler, à M. Himly, de Paris, et à bien d'autres.

La mort de sa femme brisa cette existence active et heureuse et, en 1874, il alla s'établir à Mulhouse, auprès de son fils, chimiste dans un grand établissement. Le professeur Goppelsröder lui demanda des

cours de physique et de mathématiques à l'Ecole de chimie de la ville.

En 1880, il suivit son fils, le chimiste, à Rouen, mais il le quitta au bout de quelques années, pour rentrer à Strasbourg, où s'était écoulée sa jeunesse et où il avait des parents et des amis. Il prit sa retraite dans l'établissement de Sainte-Barbe, où il trouvait encore moyen de s'occuper, malgré la maladie de cœur qui le minait. C'est là qu'il s'est éteint le 31 mai 1891; il fut accompagné au cimetière Saint-Gall à Strasbourg par le dernier survivant de ses six frères.

